

qui ne craignez pas d'humilier un enfant en présence de tous ses camarades, en présence d'un étranger, d'un inspecteur; vous qui êtes assez dur pour le décourager de l'étude, peut-être à tout jamais; vous qui êtes assez maladroit pour fournir une excuse sans riposte à sa négligence, à sa paresse; assez imprudent pour blesser l'amour-propre des parents, provoquer leurs plaintes et peut-être leur vengeance! N'est pas intelligent! En êtes-vous bien sûr? Etes-vous si bon juge? Tenez, voyez. L'enfant rougit; il vous a compris, puisqu'il souffre; il a du cœur au moins, et qui a du cœur, sachez le bien, n'est jamais dépourvu d'intelligence, et si cela pouvait être, il aurait encore la meilleure part."

Sans doute il y a des enfants peu intelligents; mais, d'inintelligents, il y en a peu ou point. En eux l'inintelligence n'est qu'apparente. Presque toujours, c'est étourderie. Ils ont un genre d'esprit qu'il faut savoir comprendre et prendre; cette prétendue inintelligence de l'enfant, un beau jour, à un certain moment, sous l'influence de quelque lecture, ou de quelque événement, se dissipe comme un nuage, et vous verrez cet esprit s'ouvrir et s'épanouir.

LES MÉMOIRES D'UNE ORPHELINE

PAR MARIE ROUSSEL.

VIII

(Suite.)

Je l'entraînai, née de Juanita, dans ma modeste chaumière. J'étais heureuse d'avoir retrouvé celle que je ne pourrais oublier, dont l'image remplissait ma pensée, et ce bonheur, je le devais à Juanita, qui avait pressenti que ce cimetière devait être souvent visité par Almah. Elle me contraignit d'aller errer parmi ces tombeaux, préparant ainsi l'effusion de deux âmes qui s'aimaient tendrement.

Juanita, voulant me voir sourire, consentait à partager mon affection. L'amour que je lui avais inspiré était grand; mais elle ne voulait pas posséder ses baisers et mes tendres soins. Sa plus grande félicité était de me voir souriante.

Le bonheur de savoir Almah sous mon humble toit animait mon courage. Je lui prodiguais gaiement mes caresses et je veillais avec sollicitude sur ce être qui m'était cher et qu'un rayon d'amour, en effleurant son âme, avait consumé et que la mort de sa mère avait entraîné sur le seuil du tombeau.

Almah se mourait d'avoir trop aimé..... Le récit de notre séparation fut souvent interrompu par nos sanglots. Nous nous rappelions en soupirant notre promenade nocturne dans cette barque longtemps ballottée par les flots, nous regardions autour de nous, il y avait dans nos pensées une place vide, sa mère n'y était plus.....

Almah tressaillait en me racontant notre naufrage, qui fut aussi celui de notre bonheur.....

Il me semblait voir l'épais nuage assombrissant le ciel, le rivage enveloppé d'un épais brouillard, l'éclair illuminant un pan de l'horizon, et qui permit à Almah d'entourer sa mère de ses bras pour la protéger contre l'orage ou mourir avec elle.

Almah palpait en me disant que nous fûmes longtemps livrés sans gouvernail au gré des vents, et qu'une vague nous sépara au moment où nous nous entrelaçions convulsivement.

Elles furent jetées sur une plage, et la barque s'emporta loin d'elles. Sa mère, qui présentait son dévouement, et voyant le danger, empêcha Almah de s'engloutir avec moi. Elle ne pouvait

me sauver, m'arracher de l'Almah qui menaçait de m'enlever qu'en sacrifiant sa vie, qui n'était que le reflet d'une autre existence, ne lui appartenait pas. Sa mère la réclamait. L'amour devait triompher de l'amitié, et Almah protégea sa mère en abandonnant son amie.....

Elle fut recueillie sous un petit chalet, qui devint ensuite leur retraite. Almah ne m'oubliait pas; elle regrettait de ne être jamais entraînée par son imagination artistique qui la poussait tous les jours vers des rivages inconnus.

Dans ce rustique chalet elle a souffert longtemps. Sa mère était malade, il lui fallait la disputer à la mort, consoler ses derniers moments, adoucir ses souffrances, mais Almah devait rester seule sur cette terre..... Elle priait pour celle que la mort lui avait ravie en pensant à sa Vénédis, qu'elle n'avait plus espoir de revoir, sans songer que c'était devant ce manoir de la douleur que nous devions être réunies.

IX

Almah se souvenait avec joie de ce lac où nous avions célébré ce premier baiser qui devint le lien unissant nos deux existences. La petite chapelle où nous avions pénétré pieusement sous sa nef humble et simple; de ce vénérable prêtre, à qui nous demandions une consolation, et se rappelait mon humble chaumière où elle avait passé de si doux moments. Ces instants heureux se dessinaient dans son âme aimante, et ces riants souvenirs lui arrachaient un sourire. Almah n'était plus dans une campagne inconnue au milieu d'indifférents. L'horizon n'était plus aussi sombre, ses tristes pensées ne l'accablait plus, elle était près de celle qu'elle avait longtemps cherchée, et je ne devais plus la quitter.

La nuit, quand tout reposait autour de son chalet, je veillais seule à son chevet, j'étais prête à la défendre contre tous les périls. Je m'asseyais près de sa fenêtre, écoutais les bruits mystérieux de la nature, j'écartais les feuillages des grands arbres, pour lui laisser voir le ciel étoilé. Un rayon de la lune parfois pénétrait dans notre doux asile, trompait l'oiseau d'Almah qui, tout en somnolant, gazouillait amoureuxment.

J'étais toujours éveillée, un doux rêve me caressait jamais de ces illusions qui disparaissent avec l'aube. Les jours n'étaient que tristesse, malgré mes efforts pour égayer Almah.

J'essayais de consoler Almah; mes douces étreintes lui disaient que je participais ses souffrances. Mon regard était suspendu à son regard languissant, et nos pensées confondues dans leur mutuel amour s'élevaient ensemble vers Dieu.

Nous regrettions d'avoir quitté mon humble chaumière, où rayonnait le souvenir d'un passé heureux. Le chalet d'Almah nous paraissait morne, froid, silencieux.

Les jours s'écoulaient avec monotonie, la campagne ressemblait à un désert; si un enfant s'égarait dans un étroit sentier, il disparaissait sans nous laisser deviner ses projets. Le chant d'un nautonnier parfois était entendu au loin, il nous révélait que nous n'étions pas seules luttant dans ce combat de la vie.

Tout aimait dans la nature..... nos craintes étaient muets, et à cette source de sublimes révélations nous puisions l'espérance.....

Nous ramassions les feuilles mortes que le vent chassait dans notre tourlelle. Almah disait de l'hirondelle, qui s'enfuyait dans d'autres climats: "Elle reviendra sous ce beau ciel, tandis que je fuirais de cette terre à jamais."

(A suivre.)